

COLLECT

ARTS ANTIQUES AUCTIONS



Appel à restituer le passé...

Mais que fait donc l'Afrique de son art contemporain ?

L'art africain est arrivé ! À Bruxelles, le Musée royal de l'Afrique centrale a rouvert ses portes au son des nombreux tam-tams, tandis que le président Macron tentait de réparer le passé colonial en restituant les œuvres d'art africain dérobées. Ce bouillonnant art africain contemporain qui envahit les ventes aux enchères est peut-être la meilleure preuve que l'Afrique est prête à entamer une nouvelle ère ! Mais est-ce bien le cas ? COLLECT a interrogé artistes, galeristes et collectionneurs à Abidjan.

ci-dessus
Ouattara Watts, *Flash Of Shango*,
2002-2018, technique mixte sur
toile en soie, 300 x 418 cm. Cour-
tesy Galerie Cécile Fakhoury / © de
l'artiste

TEXTE : ELS BRACKE

48 | COLLECT

<https://collectaa.be/home/>

La Côte d'Ivoire est l'un des 54 pays africains où des individus passionnés comme Cécile Fakhoury tentent d'éviter une future restitution.



Lors de la dernière vente *Africa Now* chez Bonhams, le 4 octobre, la toile *Gri II* (2016) du jeune artiste ivoirien Aboudia (1983) se vendait 36.013 euros. Une autre toile du même artiste changait de propriétaire contre 27.702 euros. Quant à elle, la maison Piasa adjudicait, le 14 novembre, pas moins de sept œuvres d'Aboudia. La somme la plus élevée était déboursée pour une œuvre de 2015 dont l'estimation de 11 à 15 mille euros passait à 36.400 euros. On est certes loin des montants phénoménaux d'autres artistes africains comme El Anatsui, Ben Enwonwu, Yusuf Grillo, Yinka Shonibare, Romald Hazoumé, Malangata, Ian Mweissa, Bruce Onobrakpaya et Chéri Samba, mais son œuvre a décidément le vent en poupe.

Des prix aux enchères révélateurs du marché

À l'instar de Piasa, Bonhams organise régulièrement depuis des années des ventes d'art africain. Giles Peppiat, directeur en Modern & Contemporary African Art chez Bonhams : « Bonhams fut la première maison de vente à combler cette



lacune sur le marché. De nombreux artistes excellents sont restés sur leur faim. Les pièces mises en vente, issues de collectionneurs et de galeries du monde entier, sont achetées tant par des col-

lectionneurs institutionnels que par des particuliers. De nombreux musées sont désireux de constituer une solide collection dans le domaine, mais des collectionneurs souhaitent aussi ajouter un exemplaire d'une œuvre d'art africain à leur collection contemporaine. Parmi les musées africains, citons le Zeitz MOCAA et The Norval Foundation en Afrique du Sud qui possèdent une excellente collection. Les prix du marché ont considérablement augmenté depuis 2008. Avec plus de 300 % pour certains secteurs. » Piasa, à Paris, organise aussi depuis 2014 des ventes aux enchères d'art africain contemporain. Christophe Person : « L'intérêt pour l'art africain contemporain a augmenté ces dix dernières années grâce, entre autres, à la Biennale de Venise en 2015 et aux diverses éditions de 1-54 Contemporary African Art Fair. Les ventes chez Piasa ont remporté un vif succès à l'automne dernier, notamment avec la collection du Bruxellois Pierre Loos et des œuvres de la République démocratique du Congo, de 1930 à 1960, il en fut de même pour la vente de novembre avec de l'art africain contemporain. Lors de cette dernière vente, les estimations doubleraient pour atteindre près d'un million d'euros. »

Tout le monde aime Abidjan

Tandis que l'Occident, et plus particulièrement les maisons de vente, sont prêts à déflorer ce nouveau domaine de collection, l'intérêt et la croissance en Afrique apparaissent encore hésitants et dépendants de quelques pionniers. Aboudiaye Diarrassouba, dit Aboudia (1983), est l'un



ci-dessus
Cécile Fakhoury dirige à Abidjan une des galeries d'art contemporain les plus dynamiques d'Afrique centrale. Courtesy Galerie Cécile Fakhoury

ci-contre
Pour l'instant, le Musée des civilisations de Côte d'Ivoire est un lieu de repos très peu visité, mais il est question que, avec l'aide du musée du Quai Branly, le musée Picasso de Paris prête une trentaine d'œuvres de l'artiste d'ici à la fin de 2019. © photo : Els Bracke

COLLECT | 49

ci-dessus
Dimitri Fagbohoun, *Microcosmos II*, de la série *Recollection*, 2018, bronze. Courtesy Galerie Cécile Fakhoury / © de l'artiste

des artistes de la Galerie Cécile Fakhoury, fondée en 2012 à Abidjan. Il s'agit d'une initiative passionnée d'une Française, blanche aux yeux bleus, dans une ville africaine alors en pleine turbulence : « Ma vie professionnelle et privée (née de mère belge, Cécile est mariée avec le fils de l'architecte libano-ivoirien Pierre Fakhoury) m'a toujours conduite ici et amenée à y ouvrir ma galerie et à m'y installer. Après des études d'art et d'économie à Paris, j'ai travaillé entre autres pour Daniel Templon, Chantal Crousel, David Zwirner et Sotheby's. Mes parents tiennent, à Paris, tout près de Drouot, un négoce spécialisé dans l'art moderne et de l'entre-deux guerres, mais l'art contemporain m'a toujours

intéressée davantage. Lorsque je suis arrivée à Abidjan en 2011, la scène artistique était pour ainsi dire inexistante, après la récente guerre civile. Ma passion pour l'art m'a incitée, pendant mes voyages, à rechercher systématiquement les artistes locaux sur Internet. C'est ainsi que j'ai découvert leurs blogs, pages Facebook, sites Web. Une fois sur place, j'ai tenté de rencontrer ces artistes. J'ai peu à peu développé un désir de travailler ici et d'organiser des expositions. J'ai, en outre, eu la chance qu'Abidjan ait toujours possédé une aura attractive pour les Africains des pays environnants : un Somalien, un Togolais, un Sénégalais... Tout le monde aime être à Abidjan. Les guerres civiles y ont certes fait chuter le tourisme des années 1970 et 1980, mais les intérêts économiques font d'Abidjan une ville attrayante pour les étrangers. »

L'État doit valoriser ses propres artistes

« En Côte d'Ivoire, les arts plastiques ne sont pas estimés à leur juste valeur comme en Europe. Il n'existe pratiquement pas de salles d'exposition, ni de musées, et il n'y a absolument aucun musée d'art contemporain, mis à part le Musée des Civilisations de Côte d'Ivoire, qui possède une collection d'art primitif, mais n'est presque pas visité et tourne avec un budget très réduit. C'est un sujet que j'abonde très souvent avec le ministre de la culture que je connais bien : l'État doit valoriser lui-même les artistes ivoiriens contemporains. Des débats sont en cours de haut niveau sont exposés partout en Europe et aux États-Unis, tandis que la restitution est à l'ordre du jour. Mais, en tant que jeune activiste sur le marché de l'art, je constate que les œuvres d'artistes ivoiriens bien établis et jeunes quittent le pays. Ces pièces de premier ordre de l'art ivoirien contemporain ne pourront donc être vues qu'à l'étranger. Leur prix ne cesse d'augmenter parce que des collectionneurs étrangers plus fortunés les achètent. C'est le cas, par exemple, du jeune Aboudia, dont j'ai conseillé à l'État d'acheter des œuvres coûtant environ 1.000 à 1.500 euros, alors qu'elles se vendent maintenant dix fois plus. Mais je représente aussi d'autres jeunes artistes comme Aboudia. S'il n'y a pas de budget pour les artistes de renom, il faut aussi soutenir les jeunes créateurs. »

Marché de l'art africain depuis l'Afrique

À Abidjan, diverses personnes déploient beaucoup d'énergie en faveur de la valorisation de l'art. C'est le cas d'Illa Donwahi de la fondation du même nom et de Simone et Gazelle Girandou de la Louisimone Gallery. Il y a aussi la Rotonde,

ci-dessus
Aboudia Abdoulaye Diarrassouba devant l'œuvre *Ote-Fé de Ouattara Watts* à la Galerie Cécile Fakhoury. Les deux artistes se sont installés à New York où leur carrière a connu un bel envol. © photo : Els Bracke

ci-contre
Aboudia Abdoulaye Diarrassouba, *Gri Gri II*, 2016, signé "Aboudia", technique mixte sur toile, 200 x 300 cm. Vente Modern & Contemporary African Art, Bonhams, Londres, 04-10-2018. © Bonhams 36.400 €

page de droite
Ian Mweissa (1989, Ouganda), *The telephone call*, 2018. Vente Art Africain Contemporain, PIASA, Paris, 14-11-2018. © PIASA 46.800 €



Marrakech 1-54 est en passe de devenir un nouveau lieu de rencontre pour les collectionneurs internationaux.

une initiative privée soutenue par un mécène. Cécile Fakhoury : « Je suis peut-être la plus dynamique, mais c'est parce que mes motifs sont multiples. Mon histoire est à la fois très locale et très internationale. Cela fait longtemps que j'ai un marché uniquement fixé sur l'Europe et les États-Unis, mais j'ai pris conscience à un moment donné que ce marché ne pouvait être fort que grâce au support local du continent africain. J'ai ouvert une succursale à Paris et j'envisageais aussi de me lancer à Bruxelles, car mon mari est à moitié belge, mais il y a toujours quelque chose qui m'en a empêché. Je ne pensais pas qu'il soit possible de développer un marché de l'art africain à moins de réaliser quelque chose sur place. C'est même primordial. J'ai donc ouvert, en mai 2018, une galerie à Dakar où j'organise des expositions et reçois des artistes. C'est un petit espace, mais une véritable galerie, tandis que mon showroom parisien constitue la vitrine des activités que j'exerce à Abidjan et Dakar. Le Sénégal est l'un des rares pays d'Afrique de l'Ouest à estimer l'art à sa juste valeur, grâce au soutien personnel du président Macky Sall. La culture y est une valeur sûre grâce aux galeries et collections, mais surtout à la Biennale dont les dernières édi-

tions furent particulièrement dynamiques. » Ces cinq dernières années, les salons spécialisés dans l'art africain ont pris de l'ampleur. En Afrique du Sud, il y eut la Cape Town Art Fair, la Turbine African Art et la Johannesburg Art Fair, au Mali les Rencontres de Bamako et au Nigeria le Lagos Photo Festival. Pour les collectionneurs occidentaux, il y a AKAÀ à Paris, 1-54 à Londres et New York et, ce mois-ci, sa deuxième édition à Marrakech. « La première édition s'est bien déroulée, le public était très varié, avec de nombreux Européens qui y ont une résidence, mais aussi un public local de collectionneurs. Cette ouverture est encore tout à fait neuve. Grâce au roi du Maroc, lui-même collectionneur, une énergie positive en faveur du marché de l'art règne dans le pays. Les Marocains soutiennent leurs artistes, avec la sensibilité requise et la volonté de le faire. De nouvelles initiatives et des musées soutiennent aussi le marché de l'art. Cette ouverture au Maroc influence également, depuis un certain temps, l'ambiance en Afrique centrale et de l'Ouest. La force d'une participation aux salons africains spécialisés est l'identité directe que cela révèle. Je souhaite toutefois une évolution vers une scène plus internationale, avec une intégration dans des salons d'art internationaux. Je souhaite également que mon enseignement évolue du statut de galerie d'art africain à celui de galerie d'art contemporain en Afrique. Il est très compliqué, voire incohérent, de ne pas exposer ici un artiste français ou belge qui a déjà une galerie en Europe. Mais le jour où la galerie et le pays auront évolué davantage, comme il se doit, le marché de l'art suivra. »

ci-dessus
Armand Boua, *Foule Djo*, 2018, technique mixte, 374 x 200 cm. Courtesy Galerie Cécile Fakhoury / © de l'artiste

En savoir plus

Visiter
Galerie Cécile Fakhoury
Boulevard Latrille à Cocody,
derrière l'immeuble Carbone
Abidjan, Côte d'Ivoire
www.cecilefakhoury.com

1-54
La Mamounia
Marrakech, Maroc
www.1-54.com/marrakech
les 23 et 24-02